

Dixième Année

N° 109

DECEMBRE 1935

PROMÉTHÉE

Organe de défense nationale des Peuples du

CAUCASE } GÉORGIE
AZERBAIDJAN
CAUCASE DU NORD

de l'Ukraine et du Turkestan

Directeur: Georges Gvazawa.

SOMMAIRE

Le nouvel Iran	A. - K.
La terreur soviétique dans les républiques nationales	Azeri.
L'Ukraine contre Moscou	Dr Mir Yacoub.
Le calvaire de la Géorgie	Colonel de Souramy.
L'armée ukrainienne	Gén. Udoviczenko
Lettre de Carélie Orientale	A. C.
Document historique (Suite)	**
Le mouvement « Stakhanov »	**
Revue de la presse	**
Chronique : Ukraine — Caucase du Nord.	**
Bibliographie.	**

Direction et Administration :

1, Square Léon-Guillot - PARIS (15°)

PROMÉTHÉE

Organe de Défense Nationale
des Peuples du Caucase, de l'Ukraine
et du Turkestan

Le nouvel Iran

Parler aujourd'hui de l'Iran, c'est parler de construction, du changement qui s'est produit en Iran aussi bien dans sa vie intérieure qu'extérieure, de ce changement qui à chaque pas et chaque jour transforme son aspect et le rapproche de l'Etat moderne et policé.

Au premier plan l'on aperçoit un peu partout la reconstruction des villes et des villages sur le modèle européen. Du passé, au cours de ce processus, on ne conserve que l'art spécifiquement iranien lequel se reflète dans le style des nouveaux édifices. Partout ailleurs l'eupéanisation se poursuit à grands pas. Tous les trois ou cinq ans, l'aspect extérieur des villes change au point de ne pas les reconnaître : là où s'élevaient hier encore des masures en terre battue l'on voit se dresser des édifices grandioses appelés à abriter des établissements de l'Etat, des institutions publiques et culturelles : écoles, musées, banques, théâtres, etc. Si les qualités architecturales ou hygiéniques des maisons particulières dépendent des possibilités des propriétaires il n'en est pas de même des édifices publics et d'Etat que l'on construit en leur donnant une solidité qui leur assu-

raera une longue durée, et l'on a alors recours à des fondements massifs, à des murs en pierre de taille, au fer et béton, etc. La ville de Téhéran qui donne l'exemple de la construction peut d'ores et déjà se flatter de posséder de superbes édifices. Ces deux dernières années on a enlevé, pourrait-on dire, le voile qui cachait la beauté de la ville. Téhéran est percée de tout un réseau de rues très droites, pavées et asphaltées et les trottoirs sont même bien plus larges que ne l'étaient les anciennes rues.

Le nouvel état des rues n'a pas tardé à faire sentir son effet sur les moyens de locomotion. Il y a quelque deux ans, l'on pouvait observer des automobiles du plus mauvais goût desservant la ville et les environs, au lieu des autobus et des taxis. De nos jours, ces automobiles ont disparu. Les ruines branlantes ont aussi disparu des rues de la ville comme par enchantement. La ville est à présent desservie par quelques beaux autobus et leur emplacement sur la place Topkhane, au centre de la ville peut avantageusement rivaliser avec les grandes villes d'Europe. Téhéran compte en outre, de très belles autos privées ; il en est de même

dans les autres grands centres de l'Iran. Les anciennes autos ont émigré dans les petites villes de province, bien que, ici encore, elles subissent un rigoureux contrôle et qu'elles soient condamnées à disparaître. En un mot, l'étranger qui déambule aujourd'hui dans les principales rues de Téhéran, se sent entièrement transporté en Europe ; seuls les voiles des femmes persanes qu'on aperçoit ça et là lui rappellent le passé et l'Orient.

La construction des voies de communication se poursuit fièvreusement en Iran ; à un rythme accéléré se construit le chemin de fer transiranien qui doit unir le Golfe persique à la mer Caspienne. Des centaines de kilomètres aux deux extrémités ont été construits et sont déjà en exploitation. Cette voie, en dehors de son importance économique et politique pour le pays et pour le monde, offre un intérêt fort appréciable pour le tourisme en transportant les voyageurs, en un temps très réduit et à travers des régions pittoresques, d'une zone climatique à une autre. De toute beauté sont les régions montagneuses du Mazandéran (au nord) où la nature se distingue par sa splendeur et où la voie ferrée se construit avec un art tout particulier. Escaladant le col élevé, de caractère alpestre, la voie ferrée redescend en serpentant le versant tourné vers la Caspienne pour atteindre les plaines éternellement vertes du littoral dont la beauté a toujours charmé les voyageurs.

Pour ce qui est des routes de l'Iran, le meilleur témoignage de leur confort sont les milliers d'automobiles qui, journellement parcourent le pays d'un bout à l'autre.

L'activité de la construction industrielle est représentée par six fabriques de sucre, par une importante filature à Ispahan, par les raffineries de

pétrole de Kermanschah, par les usines de ciment de Téhéran et par toute une série de fabriques et d'usines, en construction ou prêtes à fonctionner, dans d'autres villes. Les richesses naturelles du pays et l'énergie avec laquelle on s'est mis à édifier, assurent la liquidation rapide du retard dans le domaine industriel de l'Iran.

L'enseignement a subi également d'énormes changements. L'Iran possède en ce moment un réseau d'écoles entièrement européen, alors que tout dernièrement encore, l'on ne trouvait en fait d'écoles que celles des missionnaires et que des collèges américains. D'après les sources officielles du Ministère de l'Instruction publique, en 1932-33, l'Iran comptait 1178 écoles primaires avec un contingent de 140.311 élèves et 155 écoles d'enseignement secondaire avec 13.120 élèves. Le nombre des professeurs s'élève à 6.670. Ces chiffres ont presque doublé aujourd'hui, mais en dehors de ces données, l'on peut dire que les chiffres fournis en 1932-33 sont de beaucoup supérieurs à ceux qui existaient au temps du dernier chah de l'ancienne dynastie.

Reza Chah Pehlevi s'est immortalisé encore en fondant la première, dans l'histoire de l'Iran, université qui s'édifie à Téhéran. En dehors de l'université, il existe encore une école supérieure : c'est l'institut agronomique de Keredje. En outre, près d'un millier d'étudiants iraniens font leurs études dans les écoles supérieures à l'étranger ; leur nombre est annuellement complété par de nouveaux cadres. Nombreux sont ceux qui, pourvus de diplômes étrangers, occupent des postes supérieurs dans les établissements de l'Etat et dans les entreprises techniques.

Il est bon de faire remarquer que le

gouvernement s'emploie de son mieux à favoriser les sports. Les institutions sportives jouissent de la protection toute spéciale des autorités et la culture physique a pris place obligatoirement dans le programme des écoles. Un stade, actuellement en construction, de dimensions considérables est appelé à devenir le centre du développement des sports en Iran.

Toutes ces transformations n'ont pas été sans impressionner les masses, donnant en même temps au gouvernement la possibilité de préparer et d'appliquer toute une série de réformes, d'ordre pour ainsi dire psychologique. L'Iran possède déjà des écoles de coéducation pour les enfants en bas âge. « Quoi d'étonnant en cela ? » peut s'écrier le lecteur européen. En Europe, évidemment, cela ne dit rien, mais pour la plus grande partie de l'Orient cela indique un changement radical des conceptions locales : c'est en quelque sorte une révolution dans les us et coutumes. Il ne faut pas oublier que dans ce même Iran, il n'y a pas si longtemps encore, toute femme ayant osé paraître dans la rue, serait-ce en voiture, en compagnie d'un homme, serait-il son plus proche parent, courait le

risque d'être tuée par la foule exaspérée. Ce n'est qu'en prenant cette situation en considération que l'on comprendra l'énorme importance des écoles mixtes en Orient et les changements psychologiques des masses, grâce auxquels ces réformes ont pu être introduites.

C'est sur le même plan que doit être examinée la question du voile, bien que cette réforme se poursuive avec plus de prudence. Les couches supérieures de la société et des intellectuels s'efforcent de propager cette réforme parmi les masses, par l'exemple. Dans les rues des villes l'on rencontre, de plus en plus souvent, des femmes de la bonne société, visage découvert.

Il est encore une étape à franchir : c'est celle de la latinisation de l'alphabet et l'épuration de la langue des apports étrangers ; cette réforme ne saurait tarder. On parle déjà beaucoup de la première et quant à la seconde, une commission spéciale vient d'être créée et elle a même commencé ses travaux.

Telle est la vie du nouvel Iran, de cet Iran qui se trouve aujourd'hui sous le sage gouvernement de Reza Chah Pehlevi. — A. K.

La terreur soviétique dans les républiques nationales

Répétant les impertinentes affirmations de la presse soviétique et des agents de la IIIème Internationale, les incorrigibles soviétophiles qui propagent l'idée d'un front unique de la démocratie internationale avec le com-

munisme, déclarent solennellement que « le problème des nationalités en Russie est résolu et que les peuples allogènes ont accepté le régime soviétique ».

Si le rétablissement des grades et

des décorations dans les cadres de l'armée rouge tout comme au temps du tsarisme est considéré dans certains milieux comme le signe effectif de l'eupéanisation des bolcheviks, il n'est pas étonnant que les actes de terreur sanglante qui se produisent dans les républiques nationales de l'Union soviétique ne soient autrement remarqués.

Les journaux soviétiques sont en train de glorifier le 18-ème anniversaire d'octobre, aussi se sont-ils efforcés de passer sous silence tout ce qui aurait pu assombrir ces solennités, plus particulièrement les événements qui témoignent du mécontentement qui règne dans les républiques nationales.

Le procès des « Petluriens » de Kiev qui s'est terminé par la condamnation à mort de deux officiers de l'ancienne armée et par la condamnation à des peines diverses de douze autres Ukrainiens, procès qui a trouvé son écho dans la plupart des journaux d'Europe, a été à peine signalé en petits caractères à la dernière page des seuls journaux de Moscou.

L'Ukraine en tant que pays situé aux marches orientales de l'Europe et, constituant de ce fait, une partie du problème de l'Europe orientale, retient bien plus l'attention de la presse mondiale que les autres pays de l'Union soviétique. Aussi les regards de l'Europe se tournent-ils vers Kiev et Kharkov d'où nous parviennent les terribles nouvelles de la famine, de la misère et des persécutions nationales.

Et cependant, il n'y a pas que l'Ukraine qui est sujette à ces violences : d'éternelles persécutions ont également lieu dans d'autres pays, également occupés par les Soviets, tels que le Caucase, le Turkestan, etc.

Les journaux du Turkestan nous informent fréquemment que des groupes

anti-soviétiques, nationalistes ont été « liquidés », c'est-à-dire que d'innocentes victimes sont tombées sous les coups du pouvoir sanguinaire des bolcheviks. Il n'y a pas longtemps, le Guépéou du Turkestan a fusillé les « auteurs » d'un sabotage sur le front du coton et, hier encore, le télégraphe nous informait qu'une organisation religieuse secrète venait d'être découverte en Uzbekistan. Cette secte propagait l'Islam et son influence était grande, même parmi les komsomols (jeunesses communistes). Le chef de ce mouvement, Moutallib, et 4 de ses disciples ont été fusillés. D'après les feuilles soviétiques, cette organisation était en contact avec des pays musulmans voisins.

La situation n'est pas meilleure au Caucase. Le correspondant du journal « Severny Kavkaz » écrivait dans l'un de ses derniers numéros :

« Les autorités soviétiques ont liquidé en Tchetchnie, deux groupes de partisans qui opéraient depuis plusieurs années ».

« L'un de ces groupes, à la tête duquel se trouvait Makal Gaziguirev, célèbre par sa bravoure et qui comptait 18 partisans, se trouva cerné à Goudermès par un détachement de l'armée rouge. Au cours de la fusillade, le chef du groupe de partisans, Makal Gaziguirev fut tué. Ses compagnons ne voulant point attirer sur le village, la vengeance des rouges, se rendirent. Quatre d'entre eux, Gazi Touligov, Pacha Taramov, Alaoudin Vahabov et Eleha Elibiev furent fusillés ; le sort des autres sera décidé incessamment.

C'est le groupe de partisans de Makal Gaziguirev qui tua le célèbre tchékiste Alaoudin Saihanov, en Tchetchnie, dont la mort fut annoncée l'année dernière. En outre, au cours des deux dernières années ce groupe de parti-

sans organisa 31 attaques contre des institutions soviétiques, tuant 5 travailleurs soviétiques responsables et 2 soldats russes de l'armée rouge ».

« Le deuxième groupe de partisans comptait dans ses rangs Chamaev Ismaïl, Taraliev Dzandi, Abdulkhanov, Selimsoltan et Dikaev cheikh Magomed. Ce groupe fut cerné par surprise dans les montagnes de la Tchetchnie. Depuis le mois de mai de cette année, ce groupe attaqua successivement l'automobile postale et le train, tua non loin de Haratcho (village natif de Zelimkhan) l'inspecteur de milice Nourmagomaev et 4 fonctionnaires russes du parti communiste. Tous les affiliés audit groupe furent fusillés au mois d'août à Soujoundj-Kala ».

Pour ce qui est de la situation en Azerbaïdjan, nous en trouvons le détail dans les journaux soviétiques. Il ne se passe pas de mois sans que ces journaux ne signalent que des gens ont été fusillés. Tout récemment, le *Bakinski Rabotchi* signalait l'exécution de trois hommes, accusés de menées anti-gouvernementales. Certains d'entre eux étaient accusés d'avoir essayé de passer la frontière en se frayant un passage les armes à la main.

Dans le No du 28-8-35 de ce journal l'on trouve encore un communiqué selon lequel 13 personnes ont été fusillées et 18 autres ont été condamnées aux travaux forcés. Le journal ajoute que ces personnes, de nationalité turco-azérie faisaient partie d'une organisation secrète qui, au cours de ces sept dernières années se livrait à des actes de pillage, à des attaques de dépôts et magasins d'Etat, à l'assassinat de miliciens ; cette organisation avait à son actif l'évasion de 12 détenus des

prisons soviétiques ; elle avait des ramifications dans toute l'Union et son chef se trouvait à Moscou au moment de son arrestation.

Mais la terreur en Azerbaïdjan ne se limite pas à ces faits rigoureux par eux-mêmes. Se basant sur des données parues dans la presse soviétique, l'organe du mouvement national azerbaïdjanien « Kourtolouch » écrit ce qui suit :

« Trouvant insuffisants le Guépéou, la Tchéka et tous autres tribunaux d'exception pour le maintien de la « dictature prolétarienne » et de la « lutte des classes », les bolcheviks ont institué en Azerbaïdjan une cour martiale. Les juges de cette cour ont été choisis dans les rangs de l'armée rouge et de la flotte de la Caspienne. Leur activité s'exerce, non pas dans les milieux militaires, mais exclusivement parmi la population civile. Leur travail a commencé par l'exécution à Guedabek, près de Gaudja, de Memed Riza Veli Oglou et de son fils, Issa Mamed Oglou. Quelle était donc leur faute ?... Le père et le fils avaient labouré ensemble et ensemencé un lopin de terre, en dehors du kolkhoz. Ces malheureux paysans avaient cru vraisemblablement aux dernières instructions du gouvernement et ils jugèrent qu'ils pouvaient se séparer du kolkhoz et avoir leur petit coin à eux, si petit fut-il. Ayant eu vent de cela, le président du kolkhoz Moussaïb Ahverdov, leur reprit de force la terre ; voués à une mort certaine par la famine, le père et le fils tuèrent Ahverdov d'un coup de hache. La cour martiale résolut de se venger de « l'ennemi de classe » et fusiller les deux paysans ».

Le *Bakinski Rabotchi* du 21-7-35

nous donne un autre exemple de pareil-
le « vengeance ». Un membre de la
section des Finances de Bakou, nommé
Gadja Abbassov fut trouvé assassiné.
Le meurtrier, Oroudj Oglou fut aussitôt
arrêté et fusillé. Voici dans quel-
les conditions eut lieu ce crime :
Oroudj Oglou n'ayant pu s'acquitter de
l'impôt, le percepteur se rendit à son
domicile et sous la menace d'un revol-
ver fit mine de l'arrêter, ce que voyant
Oroudj Oglou se jeta sur le fonction-
naire un couteau à la main et lui ayant
saisi le revolver, le tua.

En reproduisant ces faits nous n'in-
sistons pas sur les affaires dont ce tri-
bunal d'exception a à s'occuper, nous
constatons seulement le régime de ter-
reur que les bolcheviks exercent dans
notre pays. Ces cas, ainsi qu'on peut
s'en rendre compte, sont à ce point
fréquents qu'un tribunal ordinaire ne
serait pas en mesure de réagir, c'est
pourquoi la nécessité d'une cour mar-
tiale est apparue indispensable pour
mieux terroriser la population.

Les numéros de novembre du *Ba-
kinski Rabotchi* nous apportent des
nouvelles tout aussi inquiétantes. Sur
un ton de colère et dans des couleurs
bien sombres, les communiqués signa-
lent des actes de sabotage de la part
des paysans et des attaques de kolkhoz
et de sovkhos. Les autorités réagissent
par des exécutions. Pour différents

motifs on persécute des innocents. Le
17 novembre, écrit ce journal, un grou-
pe de paysans a été condamné à Gand-
ja, pour affaire de contrebande, à des
peines sévères ; le chef de ces « con-
trebandiers » a été fusillé.

Un fait saute aux yeux malgré vous :
c'est que la terreur rouge sévit tout
particulièrement dans trois régions
non-russes de l'Union soviétique en
Ukraine, au Caucase, au Turkestan.

N'est ce point du fait que la puis-
sance économique et militaire des Soviets
repose sur l'exploitation de ces pays?!
car « les tendances séparatistes » de
ce pays du blé, du coton, du fer et du
combustible ne donnent point de re-
pos aux bolcheviks. Et quant à une ré-
conciliation politique de ces peuples,
soumis par les soviets à une exploita-
tion sans exemple dans l'histoire, il ne
saurait en être question. C'est ce qui
explique le régime de terreur qui sévit
dans ces pays.

Non — le problème des nationalités,
dans l'Union soviétique n'a pas enco-
re reçu sa solution ; il est étouffé.
Partout dans ces pays, l'autorité sovié-
tique s'appuie sur la force brutale.
Sera-t-elle à même, cette main sanglan-
te d'arrêter le développement inéluc-
table de l'histoire?!... Nous ne le
croyons pas ! — cela, jamais !

AZERI

L'Ukraine contre Moscou

Sous ce titre vient de paraître un livre en français de l'ancien ministre des affaires étrangères de la République du Peuple d'Ukraine, le professeur A. Choulguine.

Dans ce livre sont exposés d'une manière objective, les événements politiques qui ont pesé sur le destin du peuple ukrainien au cours de ces deux derniers siècles. Ceux qui ont suivi le développement de ces événements n'ignorent point les dures épreuves que le peuple ukrainien a dû subir en ces jours mémorables. En toute justice il faut reconnaître que l'auteur a su discerner les trames complexes du passé, de même qu'il voit clairement la situation actuelle et qu'il prédit l'avenir avec optimisme.

Le professeur A. Choulguine décrit le mécontentement de son peuple du fait de la situation politique et sociale sous l'ancien régime. Dans les pays privés de liberté, il est naturel que ce mécontentement ait pris une couleur nationale.

Au fur et à mesure que se développait la conscience nationale du peuple ukrainien, les revendications politiques devenaient plus manifestes. Ce réveil de la conscience nationale devait faciliter le travail culturel qui s'opérait dans les milieux intellectuels pour gagner ensuite les masses populaires.

« Les idées politiques de Chevtchenko et de ses amis, — le célèbre historien Kostomarov et le fameux écrivain Koulich, — leur rêve de l'Ukraine libre, animèrent depuis lors les intellectuels ukrainiens ; mais au fond, ce n'est pas la politique proprement dite qui occupa cette génération. Comme

les « bouditeli » tchèques de la première et même de la seconde moitié du XIX^e siècle, les patriotes ukrainiens s'appliquèrent avant tout à créer les éléments indispensables à la culture ukrainienne. Il fallait étudier la langue établir ses règles, prouver qu'elle est une langue slave distincte du russe, du polonais et des autres. Il fallait composer des grammaires, adapter la langue populaire aux besoins de la vie moderne. Il fallait étudier le folklore, l'ethnographie du peuple, sa physionomie propre. Il fallait surtout connaître le passé de l'Ukraine, rétablir ses traditions ».

L'auteur décrit en détail la manière dont ce travail culturel évolua vers la politique pour former un parti national à tendance révolutionnaire dont le but était de libérer le peuple ukrainien de la tyrannie de l'impérialisme russe.

Ce livre est pour nous d'un intérêt exceptionnel du fait que l'auteur a joué un rôle de premier plan dans ce mouvement national et qu'il est de nos jours l'un des principaux champions de lutte de l'Ukraine nationale.

Le professeur Choulguine en tant qu'écrivain politique ne peut manquer de conquérir la sympathie des spécialistes que la question ukrainienne intéresse, de même qu'il ne peut manquer de satisfaire les goûts du lecteur.

La publication de ce nouvel ouvrage est, hâtons-nous de le dire, un précieux document pour l'étude de l'histoire du mouvement national ukrainien. Ce livre peut-être considéré comme un manuel d'histoire en raison de son exactitude et comme une chronique politi-

que du fait de la description animée des événements vécus par l'auteur au cours de ces vingt-cinq dernières années. Ainsi le professeur Choulguine apparaît comme historien en même temps que chroniqueur dans l'exposé des journées historiques depuis le début de la grande révolution russe, dont il voit la consécration dans l'Ukraine nationale et dans la déclaration de la Charte de l'Indépendance.

Le professeur Choulguine n'oublie pas le passé. C'est avec la même force qu'il dépeint la période troublée de son peuple, les péripéties de sa lutte contre la ruse des tsars impérialistes, pour la libération du grand peuple ukrainien et pour la conservation de son aspect national ; il s'efforce de faire la lumière autour de la souffrance et de l'âme énigmatique de son peuple.

« Les combats sanglants, les terribles défaites, la liberté des cosaques, tout le grand passé surgissent à mes yeux. Et les tristes chansons de Chevtchenko sur le malheur du peuple, ses cris de vengeance, ses appels à la lutte libératrice, ses tableaux épiques des « Hajdamaky » révoltés contre les oppresseurs, ont créé, ancré dans mon âme enfantine le sentiment que je suis Ukrainien et que si le passé de mon pays avait été malheureux, il avait aussi été grand ».

C'est dans un style clair et suave, animé et superbe que le professeur Choulguine décrit la lutte de Petlura contre Denikine d'abord, contre les bolcheviks ensuite, la lutte pour Kiev, pour l'existence nationale. L'auteur saisit sur le vif l'importance de Simon Petlura, brossant un tableau héroïque de l'activité de cet immortel héros national. Mais l'enthousiasme de M. Choulguine n'a pas tué en lui l'esprit de critique, ne l'a pas empêché de décrire avec fidélité et en toute impar-

tialité, la marche des événements.

Effectivement, M. Choulguine nous montre avec toute l'autorité qui s'attache à sa personne, l'Ukraine au cours de la période de luttes pour son indépendance, sa renaissance politique et sociale et son affranchissement de l'impérialisme russe.

Ainsi que nous l'avons dit précédemment, c'est grâce à l'explosion de la révolution nationale que le peuple ukrainien parvint, en 1918, à créer un Etat indépendant, à se frayer une nouvelle voie en même temps qu'à ouvrir une nouvelle page dans l'histoire des peuples de l'Europe orientale. La nation ukrainienne ayant ainsi trouvé conscience de sa vitalité ne veut plus être l'esclave de Moscou la Rouge ; elle veut, elle s'efforce, toute ensanglantée qu'elle est, de revivre, de respirer à nouveau la liberté. Le peuple ukrainien désire plus que jamais reconquérir ses droits à la vie, à l'indépendance ; il ne peut davantage se contenter du lent processus de son histoire, tel qu'il apparaît au cours des XVIII^e et XIX^e siècles.

Le nationalisme ukrainien incarne en lui-même la puissante volonté du peuple ukrainien, la volonté manifestée par la nouvelle génération qui s'est donnée pour but la conquête de l'indépendance politique de l'Ukraine. Cette volonté, ces tendances se trouvent exposées avec force et netteté dans le livre du professeur A. Choulguine. C'est pourquoi ce livre sera lu avec un vif intérêt, non seulement par les amis de l'Ukraine, mais encore par ceux qui voudront avoir un exposé objectif et fidèle des événements et circonstances qui accompagnent la vie du peuple ukrainien et dont les effets se font sentir sur le sort des autres peuples.

Le peuple ukrainien, si sympathique, est appelé à jouer un rôle histo-

rique des plus importants dans cette partie de l'Europe orientale, économiquement si riche et si sensible, politiquement parlant. L'ouvrage du professeur A. Choulguine est un apport précieux, disons même capital, pour l'étude de la vie et des aspirations du peuple ukrainien.

« Quand l'âme d'un peuple est vaillante, on n'a pas à craindre pour son avenir : *l'Ukraine sera libre et indépendante* ».

Ainsi soit-il !

D^r MIR YACOB.

Le calvaire de la Géorgie

Le lecteur verra dans les quelques pages qui vont suivre, le martyre de la Géorgie crucifiée, gémissant sous le despotisme de la 3^e Internationale. Tous les faits rapportés dans ce récit, tout invraisemblables qu'ils paraissent par leur férocité, sont cependant d'une authenticité rigoureuse.

25 février 1921. — Tiflis capitule.

A 10 heures du matin, l'armée rouge envahit la capitale ; à partir de ce moment commence le calvaire du peuple géorgien.

Je m'abstiendrai de rechercher les causes qui ont amené ma patrie à cette catastrophe ; mon unique but est de dévoiler avec la plus grande précision la conduite barbare des bolchéviks en Géorgie et d'enregistrer rigoureusement les faits caractérisant la lutte du vaillant peuple géorgien pour sa liberté et son existence.

Etant profondément croyant, je ne peux admettre que ceux qui ont attenté au droit sacré d'un peuple ne soient punis un jour pour le crime qu'ils ont commis envers l'humanité et la civilisation. J'ai foi dans l'avenir de ma patrie, car j'ai été le témoin oculaire des sacrifices sublimes qu'elle a supportés

et est prête à subir encore pour se libérer du joug bolchéviste.

Un peuple qui a donné un héros tel que cet aviateur qui, pour venger son frère mort martyrisé sur l'ordre de la Tchéka, se précipite d'une hauteur de 500 mètres et entraîne dans sa chute trois des membres les plus féroces de la Tchéka qu'il pilotait, ne peut mourir ni se soumettre et, tôt ou tard, il recouvrera sa liberté.

24 février 1921. — Commandant la division de cavalerie de la garde nationale, je fus grièvement blessé dans la région du coeur pendant une charge contre l'armée rouge sous les remparts de Tiflis.

A 1 heure du matin, l'on me transportait à Tiflis sur une charrette de paysans. Je dus subir une opération et le lendemain, lorsque j'ouvris les yeux, j'appris que la ville était aux mains des bolchéviks.

A partir de ce moment, et jusqu'au 5 septembre 1925, je reste dans ma patrie envahie et lutte dans les derniers rangs de mon peuple.

Aussitôt maîtres du pays, pour faire croire à leur humanité, les bolchéviks forcent le consul italien effrayé à certifier par la voie des journaux

leur conduite irréprochable envers les habitants pacifiques de la cité.

Ils emploient le même moyen à l'égard du consul allemand, mais il n'était pas aussi facile d'obtenir la complicité de ce dernier qui, n'ayant pas voulu se prêter à cette manœuvre, est contraint de quitter le pays.

A l'hôpital où j'étais en traitement, les bolchéviks s'empressent de nommer un commissaire ; leur choix se porte sur un cuisinier de profession. Celui-ci, pour célébrer sa nomination débute par la harangue suivante :

« Camarades Géorgiens ! nous sommes venus chez vous pour vous libérer du « tsar » sanguinaire Jordania ».

Ces paroles provoquent une telle hilarité parmi les blessés que ce commissaire qui confondait le vieux marxiste Noé Jordania avec un tsar, dut s'éclipser sous les huées.

Après trois semaines d'occupation, les bolchéviks qui, tout au début, se montraient assez prévenants, lèvent le masque. Tout le personnel de l'hôpital ainsi que son chef, le très populaire docteur chirurgien, Alexandre Matchavariani, sont arrêtés et enfermés dans les caves de la Tchéka.

A la place du docteur est nommé un communiste de nationalité arménienne. Celui-ci fait évacuer l'hôpital de tous les éléments géorgiens sous prétexte que le pouvoir soviétique ne peut prendre soin des contre-révolutionnaires.

Je me trouve parmi les blessés ainsi rejetés, sans abri, leurs blessures encore ouvertes. Etant sans ressource et ne sachant où loger, j'accepte l'hospitalité que m'offre le prince Bagration de Mouchrani, officier de mon régiment.

Un mois après la chute de Tiflis, commence l'extermination de la population pacifique, on fusille pour des

riens, il suffit de porter un col propre, un costume convenable, d'avoir les mains blanches, l'air intellectuel, pour être passé par les armes. Une des premières cruautés des bolchéviks est commise à la fin de mai 1921, lorsque 24 gros commerçants sont « passés en dépenses » (d'après la terminologie bolchéviste) pour semer la terreur parmi les autres commerçants et maintenir la baisse de leur monnaie en cours.

Je ne me rappelle pas le nom de tous ces fusillés, mais je me souviens de quelques-uns d'entre eux :

Le gérant du restaurant « Anon » Bondarenko.

Le principal fournisseur de l'armée rouge, Vaneau, qui eut l'imprudence de présenter aux Soviets une note de 500 millions de roubles lui étant dûs.

A la fusillade des commerçants succède celle des officiers géorgiens — entre autres le colonel Likvinadze — motif : il avait condamné en 1920, alors qu'il était président du conseil de guerre, des soldats déserteurs. Ces soldats sont devenus membres influents de la Tchéka.

Il est à remarquer qu'en ce moment, l'amnistie générale était décrétée, mais hélas, sur papier seulement.

Le jugement n'existe même pas, on fusille par ordre administratif.

Par ces ignobles procédés, les bolchéviks tentent d'étouffer les aspirations du peuple géorgien vers la liberté, mais leurs efforts resteront vains. Ils se trompent en persistant à croire qu'une armée d'occupation suffit pour déraciner le patriotisme d'un peuple vaillant.

Mai 1921. — Le salut de la patrie est en jeu.

Les divers partis existants, oubliant leurs dissensions politiques, décident de se fusionner pour former une seule

ligue ayant pour but l'organisation de la résistance et la libération de la Géorgie.

« A bas l'armée d'occupation ! Vive la Géorgie indépendante ! » telle est la devise de tous les partis.

Moscou, apprenant ce nouvel état de choses, riposte à l'union des partis anti-soviétiques par des représailles sans exemple. La Tchéka de Tiflis reçoit, de Lénine, l'ordre suivant :

« Soit par l'or — soit par la prison — soit par la mort, étouffer l'aspiration de l'insolente Géorgie ».

C'est le régime de la terreur qui commence, par ordre des Tchékistes de Moscou et de leur chef, Lénine, et, pour annoncer au peuple géorgien cette terrible décision, Staline, de nationalité géorgienne, est dépêché à Tiflis.

Juin 1921. — Staline invite les ouvriers géorgiens de Tiflis à un meeting où il va leur annoncer que les dispositions des dirigeants de Moscou sont meilleures.

Mais quel est son étonnement et son exaspération lorsque, au lieu des applaudissements auxquels il était accoutumé en Russie, son discours est accueilli par des sifflements :

« Traître, renégat, bourreau, va à Moscou, sanguinaire, à Moscou où tu as laissé ton honneur ! La classe ouvrière géorgienne lutte contre Moscou pour la libération de son pays subjugué, c'est son devoir, et dans cette lutte, elle sera soutenue par l'opinion du monde civilisé ».

Comme il est d'usage que les chefs des soviets se montrent en public entourés d'une force armée, les invités au meeting sont cernés et plusieurs dizaines d'ouvriers arrêtés et jetés dans les prisons.

Il ne suffisait pas à ces bourreaux de limiter leurs actes de cruauté à la captivité des Géorgiens dans Tiflis ;

ils les dirigent sur la Sibérie où les prisonniers, originaires d'un pays du Sud, ne pouvant supporter le climat extrêmement rigoureux, sont condamnés irrémédiablement à une mort lente.

Corps spécial d'armée de répression

En dehors des trois divisions d'infanterie, d'une division de cavalerie, de l'artillerie comprenant 98 canons et de 50,000 hommes composant l'armée rouge, les bolchéviks ont formé un corps spécial d'armée destiné à châtier les habitants des villages où ils soupçonnent que sont cachés les anti-soviétiques.

Ce corps d'armée se compose de criminels de droit commun ; il est sous les ordres du général Lèbedinski, ancien commandant de l'armée russe au Caucase, un réactionnaire, avéré et pénétré de haine pour tout ce qui porte le nom géorgien.

La bande, commandée par ce général, se livre tous les jours à des actes d'un vandalisme et d'une férocité incroyables. Ils réquisitionnent, chez les paysans, leur bétail et leur inventaire, violent les jeunes filles, profanent les églises en les transformant en lieux d'aisance.

Tchéka.

En dehors des organes de caractère militaire, il existe un organisme dénommé « Tchéka ».

La Tchéka est un organe collégial, composé des plus féroces bourreaux venus de tous les coins de la Russie.

Je crois pouvoir les nommer :

Le juif Moguilevski — président de la Tchéka et l'un des compagnons d'exploits sanglants de Dzerjinski et Pétters, il est désigné exprès par Lénine lui-même.

Moguilevski est l'ennemi le plus terrible des Géorgiens, il s'est donné pour but d'exterminer les meilleurs éléments du peuple géorgien et, depuis qu'il détient ce pouvoir, il a fait fusiller 200 étudiants géorgiens, 400 ouvriers, 1.000 officiers et intellectuels, 7.500 paysans.

Les deux aides de cette bête sauvage sont bien connus pour leurs exploits dans le midi de la Russie, ce sont : le matelot russe Pankratoff et l'Arménien Atarbégoff. Ce sont ces derniers qui ont organisé le massacre des 1.000 intellectuels russes de l'ancienne Russie, parmi lesquels figurent les généraux Rouski et Ratko Dimitrieff, les héros de la grande guerre.

A ces trois brutes, il faut ajouter Béria, un Géorgien, âgé de vingt-quatre ans, qui a fait fusiller 10.000 paysans azerbaidjaniens révoltés contre le régime exécration des soviets.

Le sort de toute personne privée de la défense légale des tribunaux publics, est entre les mains de ces geôliers sur la conscience desquels pèsent des dizaines de milliers de vies humaines.

Tortures

Pour arracher l'aveu des prisonniers il existe une institution spéciale de bourreaux. Leur nombre est limité à quatre des plus choisis, ce sont : Morose, Russe ; Aganessov et Pétrocian, Arméniens ; Chullmann, Juif.

D'après les dires que j'ai recueillis de deux prisonniers torturés par eux, je puis narrer la manière dont opèrent ces « dignes représentants des paysans et ouvriers ».

Le 21 mai 1923, sont encore fusillés 15 officiers géorgiens et parmi eux le plus vaillant officier de notre armée, mon ami le colonel Kimchiachvili.

Vers la mi-juin, on me prévenait que

le frère de mon pauvre ami, sorti de prison, voulait me voir. Le rendez-vous est fixé dans un lieu propre à détourner les soupçons.

Lorsque je vis ce jeune homme de vingt-deux ans, jadis plein de vie et de force, je le reconnus à peine, je dirai même qu'il avait l'aspect anormal, et, dans ses yeux hagards, se lisait encore l'épouvante des tortures qu'il avait subies.

Voici textuellement le récit qu'il me fit :

« Je me trouvais dans le village de Pasanaouri (non loin de Tiflis), tu sais avec quelle ardeur je travaillais contre le pouvoir soviétique, toute ma jeunesse je l'avais offerte à l'autel du sacrifice de notre chère patrie ; mais me voici tremblant devant toi comme un misérable. Ecoute, ils m'ont libéré conditionnellement. Morose m'a accordé un délai de quinze jours pour te livrer à lui et j'ai peur, je ne suis plus sûr de la fermeté de mon caractère, je ne sais si j'aurai encore la force de ne pas trahir, comprends-tu, ma liberté est la rançon de ta captivité, Morose sait que tu étais l'ami de mon pauvre frère et il est certain qu'il me sera facile de renouer des relations avec toi pour te livrer ensuite. Quelles tortures n'ai-je pas subies ! Il me laissait des semaines entières sans manger, me battait avec de lourdes chaînes, me piquait avec des alènes, m'amenait dans le couloir fatal pour y être fusillé, — je suis fatigué moralement et physiquement et j'en suis arrivé à accepter cet abominable marché, — mais sauve-toi, je t'en supplie, donne-moi la possibilité de m'échapper de cette geôle, de m'enfuir. Oui, fais cela en souvenir de mon malheureux frère que tu aimais tant. »

Je le calmai, lui conseillai d'agir par la ruse, de feindre d'être sur mes tra-

ces, de montrer un zèle acharné pour endormir la vigilance de ses geôliers.

La surveillance a été trompée, il est actuellement hors des frontières du pouvoir soviétique.

Le second martyr est le prince Amilachvari, capitaine de cavalerie dans ma division, vaillant guerrier, conscient de son devoir. Il a pu supporter les tortures de la Tchéka pendant un an, est mort en brave le 1er septembre 1924.

Je transmets fidèlement le récit qu'il me fit :

« Lorsque Tcholokachvili déclancha la guerre des partisans, je me trouvais à la campagne « Tchala » (près de Gori).

« Je fus arrêté et conduit à la Tchéka, à Tiflis, où je subis un interrogatoire serré. Comme je servais auparavant sous les ordres de Tcholokachvili, les tchékistes croyaient sans doute que je pourrai leur donner les renseignements qui les intéressaient. Une première fois dans ma vie, je sentis la frayeur me pénétrer, non pas cette frayeur qu'on éprouve devant la mort, mais une sorte d'épouvante devant le persiflage et l'outrage de l'adversaire, avivée encore par l'impuissance où l'on est de se défendre.

Je fus jeté dans les cellules de la Tchéka et pendant deux semaines j'y demeurai en la compagnie d'énormes rats qui seuls troublaient ma sinistre solitude. Affamé, privé d'air et de lumière, respirant l'air vicié que dégageaient les excréments amoncelés par une captivité sans issue, je croupissais dans ces immondices, je gagnais la fièvre, je ne sentais même plus les affres de la faim, seule l'odeur nauséabonde me suffoquait. Chancelant et hébété, je tatais les murs, dans l'espoir de trouver une brèche quelconque par où un peu d'air pourrait pénétrer.

« Enfin, le quatrième jour, l'autre s'ouvrit, on venait me chercher pour me transporter ailleurs.

« On m'emmena devant l'homme qui sème l'épouvante, le bourreau Morose.

« Il me proposa de lui révéler le nom des officiers partisans de Tcholokachvili. Je lui objectai que je ne les connaissais pas.

« Morose ordonna de me mettre à la torture.

« Je fus étendu sur le plancher, les mains et les pieds liés, le bourreau ordonna de me déchausser, puis, prenant une longue alène, lentement, il me l'enfonça sous les ongles. Mon organisme affaibli par la faim et la détention ne put supporter ce mal, je m'évanouis. Je ne sais ce qui m'advint par la suite, mais lorsque je revins à moi, je me trouvai dans une chambre relativement propre où un bon déjeuner m'attendait. Je me tâtais pour me rendre à l'évidence : n'était-ce pas un affreux cauchemar que tout ce calvaire que j'avais gravi ? mais je regardai le bout de mes doigts et un frisson me glaça. Que signifiait tout cela ? que s'était-il passé ? Pendant plusieurs jours je fus soigné avec beaucoup de prévenance, mon gardien gardait un mutisme obstiné et lorsque je le questionnais, seul, son rictus farouche me répondait.

« Je me rétablissais promptement. Une nuit, je me réveillai en sursaut, la porte de ma chambre venait de s'ouvrir brusquement et devant moi se tenait Morose. Ses traits, sa manière de parler, tout en lui provoquait la répulsion : un tigre en fureur n'aurait pas été plus féroce que ce monstre bipède lorsqu'il me somma de lui révéler le nom des partisans de Tcholokachvili. Je lui fis la même réponse que la première fois. Je ne puis me rappeler en détail les souffrances que j'endurai, je me souviens seulement qu'on

me fit asseoir dans un fauteuil, je sentis un courant électrique passer à travers mon corps et sa force destructive m'occasionnait un mal indescriptible. Je me tordais en d'atroces convulsions, je m'évanouis.

Lorsque je revins à moi, j'avais réintégré ma chambre, un infirmier me soignait. J'appréhendais maintenant ma prochaine guérison. Je savais qu'une torture plus terrible encore m'attendait. La vision du suicide commença à me hanter ; il valait mieux mourir que d'être soumis à de nouvelles épreuves, mais le pouvais-je, vu la surveillance dont j'étais entouré ?

« Le jour de mon troisième supplice arriva, je recommandai mon âme à Dieu. On m'introduisit dans un caveau au milieu duquel était posé un cercueil à moitié rempli de glace. Après m'avoir demandé de nommer les officiers en contact avec Tcholakachvili, devant ma réponse, ils me déshabillèrent, me saisirent et me posèrent sur la glace. Je criai, je suppliai, je m'humiliai jusqu'à implorer la pitié, mais j'eus encore la force de ne trahir personne. Dieu eut pitié de moi, je n'avais pas failli.

« Je fus de nouveau ramené dans ma cellule et les mêmes soins me furent prodigués. Quelle torture plus atroce encore me réservaient-ils ? L'idée que je ne saurais plus leur résister et que ma faiblesse criminelle trahirait mes camarades me faisait souffrir, je priai Dieu de me donner la mort pour sauver mon honneur.

« Je comprends maintenant que bon nombre de prisonniers, ne résistant pas aux tortures, trahissent souvent leurs amis et camarades. Je comprends qu'il faut être doué d'une volonté d'acier et avoir des nerfs de fer ; il ne suffit pas d'être un héros, il faut posséder la fermeté d'âme d'un martyr pour

échapper à la chute morale ou suicide.

« Je me rétablissais donc de nouveau et attendais d'un moment à l'autre la visite de mon bourreau. Je fus, cette fois-ci, conduit devant lui, dans son cabinet particulier où d'un air détaché il me lut la sentence.

« J'étais condamné à être fusillé.

« Ma parole d'honneur, j'éprouvais un tel soulagement que tel ceux qui échappent à un grand danger, je fis un signe de croix ; cette mort que j'appelaï de toutes mes forces allait enfin venir et m'arracher à cet enfer. La joie m'envahissait et Morose dut lire dans mes yeux le reflet de ma gaîté car il m'en demanda la raison.

« — Je suis innocent, lui-dis-je, j'ai souffert physiquement et je souffre encore moralement, pensez-vous qu'une âme bien née puisse subir toutes ces horribles humiliations sans être atteinte, et la mort n'apparaît-elle pas à ceux qui souffrent comme un ange libérateur ?

« On vint me chercher pendant la nuit ; mes geôliers me lièrent les mains avec une forte corde. Je fus conduit à la cour de la Tchéka où étaient groupés déjà une vingtaine de condamnés comme moi. Je reconnus parmi eux le colonel Barchibek-Matchabelli. Je remarquai que les mains des autres condamnés étaient attachées avec des fils de fer américains. Ces fils sont employés de préférence aux autres car ils pénètrent dans la chair lorsque le condamné essaie de s'en débarrasser.

« Un camion était prêt, nous fûmes soulevés et jetés pêle-mêle dans ce camion comme des colis sans valeur qu'on entasse les uns sur les autres. Nous suffoquions et pour qu'on ne put entendre dans la ville endormie les gémissements et les injures de ces vingt condamnés, les tchékistes avaient re-

couvert le camion d'une bâche. Trois autres camions chargés de tchékistes armés nous suivaient.

« Le camion s'arrêtait, nous dûmes descendre. Nous reconnûmes que le lieu de notre trépas serait Soganlouch, non loin de Tiflis.

« Nous fûmes amenés chacun sous l'aiguillon de la baïonnette, devant une grande fosse. Trois des pauvres condamnés, étouffés sous les autres, avaient déjà rendu le dernier soupir.

« Le procédé que les bourreaux employaient pour cette minute suprême du passage de la vie à la mort est encore une caractéristique de leur bassesse d'âme.

« Morose, Aganessov, Schullman et Pétrocian appliquent le canon de leur nagan contre la nuque des condamnés et les abattent comme des bêtes. Il arrive, comme c'était le cas, le 21 mai 1923, pour le major Tchileli, que les condamnés sont enterrés vivants.

« Je n'oublierai jamais les yeux haïeux du bourreau Morose, lorsqu'il acheva, à mes côtés, une jeune fille arménienne de vingt ans, soeur de charité dans la prison de Gori, condamnée à mort, parce que, touchée du sort des prisonniers, elle allégeait leurs souffrances.

« Morose, le revolver à la main, s'approcha de moi.

« — Espèce de noble, me diras-tu enfin le nom de ces officiers... ».

« Une commotion singulière me fit perdre pied, je roulai dans ma fosse. Je ne sentais aucun mal, je n'éprouvais

pas cette brûlure causée par la blessure d'un revolver. Je n'étais donc même pas blessé ?

« Les tchékistes me tirèrent de la fosse et me jetèrent dans l'auto-camion qui reprenait déjà le chemin du retour.

« Pourquoi n'avais-je pas eu le même sort que mes compagnons d'infortune et à quel enfer allait-on encore me livrer ?

« Une semaine passa.

« On m'avertit que Morose m'attendait dans son cabinet. Quel ne fut pas mon étonnement lorsqu'il m'apprit que j'étais libre, sous condition de taire ce que j'avais enduré et vu.

« — Sachez, ajouta Morose, que ceux qui supportent nos tortures sans faiblir, nous les déclarons innocents.

« Il me proposa de devenir le collaborateur secret de la Tcheka. Je refusai « sous prétexte » qu'habitant la campagne, je n'avais aucun contact avec les officiers ».

Je vous ai transmis le récit de deux de mes plus proches connaissances : le premier, Kimchiachvili est sauvé et se trouve actuellement en dehors du rayon d'action des bourreaux de la Tcheka.

L'autre, le prince Amilachvari a été fusillé le 1er septembre 1924, le jour de l'insurrection géorgienne, malgré qu'il eût été reconnu, comme dit plus haut, innocent.

Colonel de SOURAMY

(à suivre).

L'armée ukrainienne

(suite)

X

La situation aux frontières de l'Ukraine vers le 1er janvier 1919.

— *L'Etat de l'armée ukrainienne.*

Nord. — Comme nous l'avons déjà écrit, l'armée rouge avait été repoussée hors des frontières ukrainiennes par les efforts communs des Allemands et des Ukrainiens. Pendant l'époque de l'Hetmanat elle se réforma et occupa les frontières Nord et le Don, la ligne Klyntzi-Novgorod-Siversk-Sudja, jusqu'à Talovaïa, avec les unités de la 8ème armée composée de 5 divisions d'infanterie et comprenant plus de 75.000 baïonnettes, 1.400 sabres, 170 pièces d'artillerie, 427 mitrailleuses, 15 avions et 6 trains blindés. L'Etat-major de cette armée se trouvait à Voroniej. A l'ouest du Dniepr dans la région de Mozyr, il y avait un groupe de choc (près de 10.000 hommes) pour descendre dans la direction d'Ovroutchi-Korostène.

Ouest. — L'armée ukrainienne de Galicie menait une lutte acharnée contre les Polonais pour la possession de Lviv. Sur la ligne du Dniester l'armée roumaine gardait une neutralité, plutôt hostile vis-à-vis de l'Ukraine, car elle n'était pas rassurée pour le sort de la Bessarabie qu'elle occupait. La rive droite du Dniester fut fortifiée sensiblement et les Roumains ouvrirent le feu, assez souvent et sans raison sur les détachements ukrainiens de garde.

Sud. — Sur les bords de la Mer Noire, dans la région d'Odessa se trouvaient les divisions des armées de l'Entente (françaises et grecques) qui

avaient une place d'arme avec un rayon d'action de 50 kilomètres. Là, des unités de l'armée volontaire russe (Dobrararmiia) se formaient, ainsi qu'une division polonaise.

Le Gouvernement ukrainien menait des pourparlers dans le but d'obtenir un soutien contre les communistes moscovites. Malheureusement, tous ses efforts pour trouver une attitude favorable parmi les Puissances Alliées furent vains, car celles-ci fixèrent leur politique sur la restauration de la Russie « une et indivisible » et ils aidaient la Dobrararmiia.

Est. — Au début, les relations avec les Cosaques du Don furent très amicales, mais au fur et à mesure que la Dobrararmiia prenait le Don comme terrain d'organisation, leur attitude changea et devint de plus en plus hostile.

Comme nous le voyons, la situation de l'Ukraine était très difficile. De tous côtés des ennemis. Le peuple ukrainien dans sa lutte pour son indépendance se trouva isolé, encerclé dans ses frontières, ne pouvant compter que sur ses propres forces. Si, à cette époque, les Puissances Alliées avaient compris l'importance du problème ukrainien et si elles avaient prêté leur concours à l'Ukraine pour recouvrir son indépendance, on peut dire, aujourd'hui, sans se tromper qu'il n'existerait pas d'U. R. S. S. ce pays du bague et de la misère, ce noyau de la révolution mondiale, cette menace contre la paix.

Les armées austro-allemandes quittèrent donc le territoire de l'Ukraine. Les Puissances Alliées lui refusèrent tout soutien. Tout le poids de la lutte pour la liberté tomba sur la jeune armée de l'Ukraine qui devait garder l'ordre à l'intérieur et défendre ses frontières.

Malgré sa situation défavorable l'armée ukrainienne, pleine d'espoir, prête à tous les sacrifices, se préparait à passer l'examen de ses capacités, de ses forces morales et nationales. Avec l'avènement du Directoir, une période nouvelle de luttes pour l'indépendance s'ouvrait. Cette lutte sur quatre fronts fut pleine de moments tragiques et héroïques. Des centaines de mille de combattants ukrainiens dans les conditions les plus désastreuses, sacrifièrent leur vie pour l'Ukraine pendant que l'Europe, sourde à ses appels soutenait ses ennemis et refusait même d'envoyer des médicaments.

33783
Après le soulèvement contre l'hetman Skoropadsky, les forces ukrainiennes comprenaient près de 150.000 hommes, mais ces forces étaient peu organisées ; formées précipitamment, elles n'avaient pas assez de cadres instruits. Son moral était ferme et très fort, mais elles n'avaient pas assez de matériel et de munitions, et le gouvernement ukrainien ne pouvait assurer le ravitaillement de l'armée ; c'est ainsi que plusieurs unités furent démobilisées, notamment celles, formées par les paysans mobilisés en novembre 1918. Ainsi au début de Janvier 1919 l'armée ukrainienne comprenait un peu plus de 50.000 hommes avec 150 pièces d'artillerie. Les unités furent réorganisées et complétées comme suit :

1. Un corps de Zaporogues,
2. Un corps de Sitchovy Striltzi.
3. Une division de « Sirojoupanni-ki »,

4. Un corps de Tchernomors.

5. Deux écoles militaires et,

6. Quelques petites unités qui nécessitaient un certain temps pour achever leur formation définitive.

Il manquait surtout de cavalerie, il y avait quelques régiments qui faisaient partie de divisions d'infanterie et dont le chiffre global ne dépassait pas 1.500 sabres. Il n'y avait presque pas de formations de génie et d'aviation.

Si on prend en considération que le front contre la Moscovie rouge dépassait mille kilomètres en longueur, les forces ukrainiennes étaient évidemment insuffisantes.

Dans la lutte de l'armée ukrainienne pour l'indépendance du pays, un rôle assez important y fut joué par les détachements des insurgés ukrainiens qui opéraient contre les rouges en arrière de leurs lignes. Parfois ces détachements se joignaient à l'armée régulière et se battaient à côté d'elle contre les bolchéviks. Ces détachements se composaient pour la plupart de paysans. Leur action se bornait plutôt dans les alentours de leur village. Ils avaient comme chefs des patriotes ukrainiens, parfois des officiers. On peut diviser ces détachements en deux catégories bien que peu égales. La première, plus nombreuse, était composée de patriotes, pour lesquels la cause nationale était au-dessus de tout autre intérêt et qui sacrifiaient même leur vie pour aider l'armée régulière dans sa lourde tâche. La seconde catégorie, moins nombreuse, se composait d'aventuriers qui profitaient du désordre et de la révolution pour servir leurs intérêts particuliers. A ces derniers il faut inscrire le célèbre Makhno qui avait un détachement assez important, mais n'avait aucun rapport ni avec le Gouvernement ukrainien, ni avec l'Armée ré-

gulière, et qui se mettait tantôt du côté des Russes blancs, tantôt du côté des bolchéviks, selon les circonstances. Naturellement, ces aventuriers ne pouvaient que nuire au Gouvernement Ukrainien et à l'Armée régulière.

Mais la plupart de ces détachements d'insurgés ont facilité beaucoup la tâche de l'armée régulière, car ils démoralisaient l'arrière de l'ennemi, en dévastant les bases et les institutions bolchévistes, en coupant les voies de communication et parfois en se mettant contre les forces importantes de l'ennemi : En cas d'insuccès les insurgés se disloquaient et les rouges se vengaient atrocement : des villages entiers soupçonnés d'avoir caché les insurgés furent bombardés par l'artillerie bolchéviste ; on prenait le bétail et le blé, on fusillait les paysans, on déportait les femmes et les enfants. Malgré ces atrocités les insurgés menaient une lutte sans merci. Il est difficile d'évaluer le nombre de ces détachements d'insurgés qui coopérèrent directement ou indirectement avec l'Armée régulière,

car ils naissaient et après avoir accompli leur tâche disparaissaient promptement. Il y avait des détachements de quelques dizaines d'hommes, d'autres atteignaient jusqu'à mille hommes. La plus active période de ce mouvement fut celle de 1919-1920, alors que le chiffre des insurgés atteignit 50.000 hommes.

La force de ces détachements consistait dans leur capacité de porter un coup inattendu et dans la promptitude et la vivacité de leur action. Leur faiblesse était dans leur organisation primitive et leur manque d'armes et de munitions, l'attachement à leur village et leur incapacité à faire face à un combat plus ou moins prolongé.

C'est dans ces conditions que l'armée régulière, nouvellement réformée et réorganisée, soutenue par quelques détachements d'insurgés, eut à subir le choc de l'armée rouge qui commençait son offensive au début de 1919.

Général UDOVICZENKO

(à suivre)

Lettre de Carélie Orientale

On nous crit de Helsinki :

Nouvelles attaques du gouvernement soviétique contre les droits des populations finnoises de la Carélie Orientale et de l'Ingrie.

Au cours de cet automne, Moscou a de nouveau déclenché une vaste attaque pour enlever à la population carélienne de la Carélie Orientale et à la population finnoise de l'Ingrie leurs droits nationaux. Pour éloigner le der-

nier obstacle à la politique de russification poursuivie par Moscou, le gouvernement vient de rappeler de la Carélie Orientale ceux de leurs fonctionnaires qui ont montré quelque penchant vers le « communisme national ».

Vers la fin du mois d'août l'on apprit que le Comité central du parti communiste avait rappelé de la Carélie Orientale le secrétaire du Comité régional du parti, le finnois K. Rovio, et

qu'à sa place avait été nommé un certain P. A. Irklis, originaire de Riga, lequel auparavant n'a jamais été en Carélie Orientale. A la suite d'une enquête, Irklis et le secrétaire du Comité régional de Leningrad, M. S. Tchoudov, présentèrent leurs accusations devant la V^e session plénière du Comité régional carélien.

Les accusations dressées contre Rovio et « le président du Conseil » Gylling et leurs collègues caréliens et finnois signalaient une « déviation vers le nationalisme local », c'est-à-dire « une altération de la politique des nationalités de Lénine-Staline » et qu'« ils avaient négligé d'élever le peuple dans l'esprit de l'internationalisme prolétarien et du patriotisme soviétique », voire même d'avoir encouragé les fascistes. Dans son discours Tchoudov comparait Rovio et Gylling à leur collègue ukrainien Skrypnyk, dont le suicide, il y a quelques années, inaugura la période de répression de l'orientation bolchéviste nationale et de russification dans la République Ukrainienne des Soviets.

Comme alors en Ukraine, il s'agit aujourd'hui en Carélie Orientale d'une attaque lancée par Moscou contre cette culture « à forme nationale, mais en réalité internationale » qui jusqu'ici a pu se tenir à l'abri de la théorie qui reçoit son expression dans cette parole de Lénine et de l'organisation fédérative des Soviets.

En fait les accusations contenaient ce qui suit :

La direction locale ne s'est pas assez occupée de ce que les écoliers et les fonctionnaires apprennent le russe. Or, il avait été ordonné que dans les écoles finnoises, certaines matières fussent enseignées en langue russe et que « les

Caréliens et les Finnois, les activistes surtout apprissent le russe » ; c'est pourquoi « l'enseignement de la langue russe devient *obligatoire* pour les Caréliens et les Finnois activistes. (Décision prise à la V^e séance plénière du Comité régional du parti.) Le résultat fut que des écoles en territoire purement carélien ont été transformées en écoles russes.

Pour apaiser le mécontentement de la population, Moscou a promis en même temps à la Carélie Orientale certains *avantages économiques*. On a décidé, entre autres, d'accorder aux kolchoz des régions caréliennes de Carélie Orientale des allègements dans la cession des blés et autres produits à l'Etat et dans la taxation, ainsi qu'un moratoire pour le crédit agricole.

Après l'assemblée du parti le nettoyage a continué dans les clubs de l'association de la jeunesse communiste, chez les éditeurs, dans les rédactions des journaux. Partout les Caréliens et les Finnois ont été éloignés et remplacés par des Russes ou par des indigènes russifiés. On a déporté dans l'intérieur de la Russie des centaines d'ouvriers spécialistes qui jadis avaient été recrutés de l'étranger et on les a remplacés par des Russes.

Dans les contrées finnoises du rayon de Leningrad (Ingrie) ne faisant pas partie de la République Autonome Socialiste Soviétique Carélienne, on a eu recours à un *nettoyage identique*, dans l'administration des districts et dans les écoles où l'on veut intensifier la langue russe.

Le peuple de la Carélie Orientale n'a manifesté aucune sympathie pour les dirigeants communistes congédiés qui prirent part à la répression de la révolte pour l'indépendance de 1918-1922. Il faut cependant admettre que Rovio,

Gylling et consorts, dans leurs efforts de réaliser le communisme en Carélie, l'ont fait dans un certain esprit national (d'après le programme original de Lénine). En qualité de communistes fidèles, serviteurs de l'Union Soviétique et de la révolution mondiale, ils ont tout de même durant les quinze dernières années sanctionné l'invasion de 120.000 Russes, la déportation de milliers d'habitants en Sibérie, etc. Gylling, en son temps, avait officiellement présenté un plan selon lequel la Carélie deviendrait la base d'une action de propagande en même temps que militaire en Finlande septentrionale, et dans le nord de la Scandinavie, pour aboutir à la route qui mène vers les mers mondiales.

Mais cette fidélité ne suffit plus à Moscou qui s'est ouvertement fait le champion du chauvinisme panslaviste, avec ce même désir de russifier les minorités nationales qui animait la politique tsariste. Ce fait a été constaté aussi par les journaux socialistes finlandais qui, malgré leur sympathie pour l'Union des Soviets sont d'avis que Moscou par ces procédés a délaissé les principes socialistes et ses promesses en ce qui concerne les nationalités.

Les *déportations* de la population carélienne de leur pays actuel continue depuis le mois de mars. D'après les

renseignements reçus des réfugiés, plusieurs milliers de personnes ont été déportées de la Carélie Orientale du sud. Les dernières journées de septembre virent encore des colonnes entières d'automobiles porter aux gares de chemins de fer des déportés des régions frontières. Il en est de même en Ingrie d'où, cette année, de 7 à 9.000 personnes ont été transportées au Turkestan aux plantations de coton dans la région d'Alma-Ata. D'autres, de la Carélie Orientale sont transportés en Sibérie occidentale dans le voisinage de Tomsk.

Il y a juste quinze ans que le traité de paix de Dorpat a été signé entre la Finlande et la Russie ; par ce traité, la *Russie garantissait à la population carélienne de la Carélie Orientale « le droit des nations de disposer d'elles-mêmes »*, de même que certains droits relatifs à la possession d'un gouvernement local, à l'emploi de leur langue maternelle, etc. ; ce traité octroyait une *autonomie culturelle aux Finnois de l'Ingrie*. Les violations de ce traité par la Russie a fait l'objet d'un examen en 1922-23, à la Société des Nations, mais la cause fut sans lendemain, la Russie n'étant pas à l'époque membre de la S.D.N.

X.

Document historique intéressant¹⁾

(Suite)

CHAPITRE SUR L'HISTOIRE DE GENGIS KHAN.

Gengis Khan ayant quitté la Chine en 612 (1212) ruine le pays petit à petit, durant 6 ans, le pays qui se trouve entre deux rivières (Syr-Daria et Amou-Daria) la Perse et le Turkestan. Et en 617 (1219) il s'empare de Samarkande, de Boukhara, du Houzistan et du Kurdistan, et en 621 (1223) il conquiert et pille l'Etat russe. Et pour qu'après sa mort une lutte ne s'engageât entre ses fils, il partagea ses Etats entre ses quatre fils : Djoutchi Khan, Djagataï Khan, Oktai Khan et Touly Khan. A Djoutchikhan il donna le Dechti-Kiptchak, le Hazin et d'autres pays. Les contrées situées de l'autre côté de l'Amou-Daria furent données à Djagataï Khan ; la Perse et les pays voisins du Touran échurent à Touly Khan. Gengis Khan légua son trône à Oktai Khan avec le Turkestan, le Mongolstan et toute la Chine qu'on désignait alors sous les noms de Ordou Balyk et Khan-Balyk ainsi que les pays orientaux avec la ville de Pékin, la capitale.

De cette manière chacun de ses fils reçut une partie de ses Etats. Je parlerai du règne de ces quatre princes, de leurs descendants jusqu'au jour où Timour déclencha une insurrection qui l'amena au pouvoir et força les princes à renoncer au titre de Khans Mongols.

CHAPITRE SUR DJOUTCHI KHAN.

Djoutchi Khan, fils du célèbre Gen-

gis Khan était très brave et belliqueux. Ayant envahi le pays moscovite et le Grand Tatarstan il devint Padichah de ce pays.

Mais le petit Tatarstan actuel, c'est-à-dire les Khans de Crimée sont les successeurs de Djoutchi Khan. Le surnom de Djudju (Djoutchi) en langue tertare signifie « salutation de l'hôte ». Il le dut au fait qu'un jour, dans le pays de Gengis Khan, des tribus Mergit attaquèrent et pillèrent les habitants ; la femme de Gengis Khan, qui était enceinte fut prise en esclavage. Ensuite on l'envoya à Khen Onfi, qui avec respect et honneur l'envoya à Gengis Khan. A son arrivée elle accoucha d'un fils qui fut nommé Djudju et Touchi. Devenu grand, ce Khan se passionna pour la guerre ; il prit d'abord part à la guerre de Hazim avec son père et conquit même la ville Djount, (Djent), située près du fleuve Yaksarte.

Il se distinguait par sa bravoure et son héroïsme à la guerre. Gengis Khan en était très content et avec son aide il conquit beaucoup de pays ; il mit ensuite le Dechti-Kiptchak et le Turkestan sous son gouvernement. Djoutchi-Khan y régna un certain temps mais il mourut six mois avant la mort de son père en 624 (1226). Sur le trône de Dechti-Kiptchak régnèrent 58 Khans, successeurs de Djoutchi-Khan. Après la mort de Djoutchi Khan le trône du Dechtni-Kiptchak échut à Batou Khan. Brave et belliqueux, il passa le Borystène, occupa et pilla les pays polonais, le royaume hongrois et la Transylvanie, la Moldavie, la Vala-

(1) Cf. *Prométhée*, Nos 104-108.

chie ; il guerroya avec le royaume de Bohême, contre les Hongrois et les Allemands. Il les vainquit tous et annexa leurs terres à ses Etats ; il assiégea encore Constantinople qu'il voulait aussi conquérir, mais il mourut en 654 (1256) Batou Khan connu aussi sous le nom de Sayou Khan, était un prince généreux et bon. A l'Orient de son empire, près de la Volga en 651 (1253) il éleva des palais autour desquels se créa une grande ville, connue sous le nom de Saray.

Les princes moscovites, russes, polonais et ceux de Bohême y apportaient leur tribut qui venait grossir le trésor de Batou Khan.

Après la mort de Sayou-Khan, son frère Bereki-Khan lui succéda. Il fut le premier de la dynastie qui prit l'Islam et qui l'introduisit dans ses Etats. A son tour, il assiégea Constantinople, pillà ses environs et obligea l'empereur à payer une contribution durant trois ans. Ayant ainsi réduit Roumil à l'obéissance il retourne dans le Dechti-Kiptchak. Lorsqu'en 666 (1267), son oncle Helagou-Khan conquiert Bagdad et s'y livra à un grand massacre, Bereki-Khan marcha contre lui, et le vainquit. Il régna encore pendant 10 ans et mourut en 675 (1276). Après lui, Toudé-Mengui-Khan, fils de Touhan, fils de Sayou-Khan, fils de Djoutchi-Khan, fils de Gengis Khan prit le pouvoir. Après 18 ans de règne il tomba dans la démence et céda le trône à son frère Mounga-Timour. Les tartares l'appelaient « Mounga Timour-Goulnyk Khan ». Ce fut un prince juste qui régna 13 ans. Son fils Toktay-Khan lui succéda. Devenu Khan à l'âge de 20 ans, il mourut à 90 ans. Son frère Ousbek-Khan lui succéda ensuite ; il introduisit la religion musulmane au Turkestan et au Tatarstan. Après sa mort, son fils Janibek lui succéda. Il

régna 20 ans et conquiert le Chirvan et le Chamak ; il pensa faire de son fils le khan de Tabriz (Perse), lorsque, ayant appris que Melik et Istzirak, issu de Houlagou avait conquis l'Azerbaïdjan sur le chah de Perse il partit à la tête d'une grande armée, traversa le golfe de Derbend arriva devant Tabriz et s'en empara. Il vainquit ensuite Melik Echref, s'empara de son trésor et occupa le pays. Laissant son fils à Tabriz, il regagna seul le Dechti-Kiptchak et y mourut en 657 (1258). Berdi-Bek-Khan, fils de Djanibek-Khan ayant appris la mort de son père revint de Tabriz au Dechti-Kiptchak où il mourut deux ans après.

Comme il ne restait point de descendant de Sayou-Khan, Nachi-Hadji sultan, fils de Menga-Tay de la famille de Chybay Khan fut élu khan. Kara-Nogay Khan lui succéda et puis Bisardji-Khan lequel avait un fils nommé Brut meurtrier de son père. Régnerent successivement Toglou Timour, Rous-Khan, fils de Baryk, ce dernier fit beaucoup pour l'Etat, il guerroya contre son ennemi Khan Toktamych et mourut en 770 (1368).

Tokta-Haya Khan, fils de Rosse Khan lui succéda ; il mourut 6 mois après. Avec l'aide de Edige-Bey, Kotloug-Boukua, autre fils de Rosse Khan se fit nommer khan. On eut ensuite successivement : Timur Khan, Chay-Bek, Mouyeser, Murat-Kodja, Boulat Khan fils de Chahibek-Khan, Timour fils de Timour Koutloug Khan, Djelaladdin Khan, fils de Toktamych Khan, Kerim-Berdi Khan, fils de Toktamych Khan, Kepek Khan, fils de Toktamych Khan, Djebat-Berdi Khan, fils de Toktamych Khan, Kadir Berdi Khan, fils de Toktamych Khan, Seydahmet Khan fils de Djebat-Berdi-Khan, Dervich Khan, fils d'Eltschi Khan, Oloug Mehmet Khan, fils d'Hazan Khan, Dewlet

Berdi Khan fils de Tachtimour Khan, Geldech Khan, Huday-Berdi-Khan, Bay-Keldi Khan, Besrak Khan, Nur Dewlet Khan, Hadji Guirey Khan, fils de Guiyasseltin-Sultan mort en 880 (1457). Après sa mort des luttes s'engagèrent entre douze princes si bien que chaque mois, simultanément, il y avait deux Khans sur le trône. Cette lutte ruina le pays. Profitant de ces dissensions, les Djenovises dont les pères payaient le tribut, fomentèrent une insurrection. Après 6 mois de règne, Mengli Guirey Khan, fils de Hadji Cuirey-Khan s'enfuit chez Amanek bey sujet de Chirin bey qui était depuis longtemps en amitié avec Tekur (gouverneur) de Kaffa. Il ordonne de graver sur une plaque de marbre les noms de Mengli-Guirey Khan et de son père, Hadji-Guirey-Khan en même temps que le peigne, armoirie chinoise qu'il plaçait sur la muraille de ce palais.

Comme il n'y avait aucun sultan qu'on pût placer sur le trône de Crimée, Amanek bey, à son arrivée chez Tekour exigea qu'on le rendit à Mengli-Guirey-Khan. Les Bey s'étant réunis, décidèrent d'adresser une demande de secours au Sultan Gazi-Mehmed conquérant de Constantinople qui y consentit. Il envoya Kedek Ahmet Pacha avec 200 viasseaux. La forteresse de Kaffa fut reprise des mains des infidèles et les vaisseaux rentrèrent à Stambul avec Mengli-Guirey. S'étant rencontré avec Padichah Djemie (Mehmet II) il obtint d'être renvoyé avec cette même armée en Crimée et d'être installé sur le trône. Mengli-Guirey Khan est le premier qui soit entré en relations avec les padichahs turcs. A partir de Djemje Khan 42 khans montèrent sur le trône de Crimée. En 920 (1514) Mengli Guirey Khan étant mort son fils Mehmet Guirey Khan monta sur le trône ; il périt à Astrakhan ; son

fils Gazi Guirey Khan lui succéda, mais il fut détrôné 6 mois après et Saadet-Guirey Khan, fils de Mengli-Guirey Khan monta sur le trône. Mehmet-Guirey Khan, fils d'Islam Guirey Khan marcha contre lui ; Saadet Guirey Khan n'étant pas en mesure de lutter contre lui s'enfuit à Stamboul. Islam Guirey Khan régna 2 ans ; il fut détrôné en 920 (1514) et Sahib Guirey Khan monta sur le trône. Après 22 ans de règne, au temps du sultan Selim III, en 960 (1552) les Moscovites conquièrent la ville de Kazan située au nord d'Astrakhan, sur les bords de la Volga, laquelle faisait partie de l'Etat de Dechti-Kiptchak.

Dewlet-Guirey Khan est considéré comme l'ancêtre des Khans qui règnent actuellement en Crimée c'est pour cela qu'on l'appelle « père des khans ». Dewlet Guirey Khan était fils de Moubarek Guirey Sultan, fils de Mengli-Guirey-Khan. Après la prise de Damas, Moubarek Guirey Sultan et Yavous-Sultan-Selim-Khan marchèrent sur l'Egypte. Ils arrivèrent devant le Caire qu'ils assiégèrent et où périt Moubarek Guirey Sultan. Il avait régné 27 ans. Il eut pour successeur, son fils Semin-Mehmet-Guirey-Khan qui fut détrôné ; ensuite, Islam-Guirey-Khan, Saadet-Guidey Khan, Gazi-Guirey-Khan, son frère Feth-Guirey-Khan de nouveau Gazi-Guirey-Khan lequel était poète et musicien incomparable. Il en fut récompensé par le padichah. Il mourut pendant la guerre entre le padichah et la Perse, à laquelle il prit part et où il se distingua par sa bravoure et son héroïsme. Il régna longtemps et mourut en 1016 (1607). Fatyh Yanyk et Egry-Khan régnèrent après lui ; ce dernier, après un règne de courte durée fut détrôné. Selim Guirey Khan, fils de GazyDewlet-Guirey-Khan, monta sur le trône qu'il conserva 53

ans ; il mourut en 1019 (1610). Djambek-Guirey-Khan son successeur fut le 54-ème Khan. En 1027 (1617) il fut décoré par le sultan durant la guerre contre la Perse ; avec son armée de 40.000 Tartares il s'embarqua sur les vaisseaux de guerre de Kaffa Theodosie. En 1031 (1621) Djembek Guirey-Khan fut détrôné et en 1039 (1627) il fut intrônisé pour la deuxième fois. Il eut pour successeur Mehmet-Guirey-Khan, fils de Saadet-Guirey-Khan, fils de Semin-Mehmet-Guirey-Khan, fils de Gazi-Guirey-Khan dont le frère était Chahine-Guirey-Kalga. Il régna quatre ans et périt des mains des Cosaques non loin du Dniestr. Après lui en 1037 le 56-ème Khan Inayet-Guirey-Khan monta sur le trône ; après un court laps de temps il fut détrôné en 1046 (1636) et mourut à Stamboul, la même année. Le 57-ème Khan fut Bahadyr-Guirey-Khan, fils de Selamed-Guirey-Khan. Il mourut en 1051 (1641) Mehmed-Guirey-Khan, fils de Selamed Guirey Khan lui succéda en 1054 (1644) il fut détrôné et Islam-Guirey-Khan, fils de Selamed Guirey Khan le remplaça. Une fois encore Mehmed Guirey Khan régna quelque temps et finalement fut détrôné. En 1076 (1665) Adil Guirey Khan, fils de Tchouban-Guirey-Khan le remplaça. En 1081 (1670), au mois de zilhidge, Selim-Guirey-Khan devint Khan. Il était fils, dit-on, de Bahadyr-Guirey-Khan ; sa mère était fille de Hanza, commandant de la Grand Cavalerie, Sady-Oghlou fils du circassien Temir-Key. Il fut détrôné en 1088 (1677) au mois de zilhidge.

Mourat-Guirey-Khan, fils de Moubarrek-Guirey-Khan, détrôné en 1094 (1682) au mois du Cheval ; vinrent ensuite les khans suivants : Hadji-Guirey-Khan, fils de Krim-Guirey Sultan, détrôné et puis en 1095 (1683) au mois de redjeb, pour la seconde fois remis

sur le trône ; détrôné à nouveau au mois de Djinazyl-Achar en 1002 ; Saadet-Guirey-Khan, fils de Krim-Guirey-Sultan, détrôné à son tour en 1109 (1691), au mois de Rebi-ul-Rachar, Safa-Guirey-Khan, fils de Safa-Gorey-Sultan, détrôné et remplacé pour la troisième fois par El-Hadji-Selim-Guirey Khan ; détrôné en 1110 (1698), au mois de redjeb, il est remplacé par son fils Dewlet-Guirey-Khan, détrôné aussi en 1115 (1703) et pour la quatrième fois, El-Hadji-Selim-Guirey-Khan devint khan. Après sa mort, son fils Gazi-Guirey-Khan prit le pouvoir, mais il fut bientôt détrôné et remplacé par Kaplan-Guirey-Khan. Durant la guerre avec les Circassiens de Kabardie il fut battu et quand il retourna dans son khanat, il fut détrôné. Son frère aîné Dewlet-Guirey-Khan (1120 (1708) lui succéda pour la seconde fois.

En 1125 (1713) il fut détrôné et remplacé par Kaplan-Guirey-Khan pour la seconde fois ; détrôné à son tour, en 1128 (1715), il fut remplacé par Kara-Dewlet-Guirey-Khan, de la famille des Tchouban ; détrôné en 1129, il eut pour successeur, Saadet-Guirey-Khan. Après plusieurs années de règne il fut détrôné en 1137 (1724) et remplacé par son frère Mengli-Guirey-Khan. En 1173 (1730) il fut détrôné et remplacé pour la troisième fois, par Kaplan-Guirey-Khan. En 1149 (1736) la guerre avec l'Etat moscovite entraîna sa chute. Son cousin, Feth Guirey-Khan lui succéda renversé à son tour. Mengli-Guirey-Khan reprit pour la deuxième fois le pouvoir. A sa mort, en 1152 (1739) Selamed Guirey lui succéda. A partir de 1156 (1743), époque où il fut détrôné, la Crimée eut les khans suivants : Arslan-Guirey, Aalim-Guirey, Krim-Guirey (1172 à 1178 (1764), Selim-Guirey fils de Selamed-Guirey Khan. En 1179 Arslan-Guirey-Khan, fils de Gazi-Dew-

let-Guirey né en 1115 (1703), mort en 1180 (1766). Ses restes furent ensevelis dans le caveau de grands ancêtres à Bahtchiseray. Selim Guirey-Khan lui succéda, puis Maksut-Guirey-Khan fils de Salamed-Guirey en 1180 (1766), Krim Guirey fils de Gazi-Dewlet-Guirey-Khan pour la seconde fois, Dewlet-Guirey, son cousin, fils d'Aslan-Guirey, Kaplan Guirey, fils de Selim-Guirey-Khan, fils de Kaplan-Guirey-Khan, Selim-Guirey-Khan, fils de Feth Guirey-Khan pour la seconde fois. Lorsque le pays fut attaqué par les Moscovites, Sahib-Guirey-Khan, fils de Ahmet-Guirey-Sultan, devint khan.

Les tribus rassemblées de ce côté estimèrent que pour défendre le grand étendard il leur fallait un Khan et ils choisirent Maksut-Guirey-Khan, fils de Selamet Guirey Khan pour la seconde fois. Sahib-Guirey-Khan ayant été détrôné fut remplacé pour la seconde fois par Dewlet-Guirey-Khan. Après l'avoir détrôné, Chahin-Guirey-Khan fut élu (1). Après 6 ans de règne, son frère aîné Bahadyr-Guirey prit le pouvoir ; 7 mois plus tard pour la seconde fois, Chahin-Guirey fut élu khan. Chahin Guirey-Khan ordonna d'assassiner certains dignitaires civils et certains membres du clergé. Les dignitaires Chirines (2) ayant trahi le pays déclarèrent ne plus vouloir de khans et ils se rendirent aux Moscovites. Chahin-Guirey-Khan renonça au pouvoir et ayant rassemblé les dignitaires et le peuple il leur dit : « de ce jour, je ne suis plus votre Khan, cherchez une issue. Après moi il n'y aura plus de Khan. Si vous le désirez, cherchez quelqu'un de race princière. Mais je

crains qu'il soit trop tard. La trahison des Mirza et des Chirines vous a fait un grand tort. Dorénavant, vous serez dépendants de l'Etat moscovite ».

Cet événement eut lieu le vendredi 13 rebiul-achar, 1197 (1782). L'histoire des Khans tartares a été décrite dans ce manuscrit jusqu'au temps de Feth-Guirey-Khan, c'est-à-dire jusqu'à l'année 1149 (1736). Nous avons complété ce manuscrit en y ajoutant l'histoire contemporaine (3). Dieu Tout-Puissant n'a pas permis que la race de Gengis Khan périsse ; que Dieu-Tout-Puissant rende le trône de Crimée à ses rejetons.

(1) Abdul-Djelil Remzi qui a découvert ce manuscrit a ajouté les faits actuels.

(2) Les traîtres Chirines Mirza qui ont trahi le pays sont les suivants : Mehmed Chah, son frère Seyd-Chah, fils de Djelal-bey, sultan Mahmed-Mirza, fils Ach ed-Chah, Mirza et Inayet Chah Mirza fils Vieli-Chah Mirza. Trois d'entre eux furent punis ; un seul resta vivant. Au bout de quelques années, il se rendit au pays moscovite comme député ; au moment de retourner, les Moscovites l'empoisonnèrent. La fidélité aux Moscovites ne l'empêcha pas de périr de leurs mains.

(3) Après l'arrivée de Selim-Guirey-Khan en Crimée, les Moscovites assiégèrent la forteresse de Perekop. Quelques jours après ils s'en emparèrent en 117 (1771). La nuit du 12 rebiul ewel de l'année 1775 (1771), les Moscovites envahirent la Crimée de tous côtés et l'occupèrent.

Le mouvement « stakhanov » et ses répercussions

On écrit de Moscou que le mouvement dit « Stakhanov », dont on parle beaucoup dans la presse soviétique, commence à inquiéter de plus en plus les ouvriers de l'U.R.S.S. Ce mouvement porte le nom de son promoteur, un certain Stakhanov, ouvrier des mines du Donetz qui, en travaillant avec une extrême énergie et sans relâche, a réussi à accomplir la tâche de quatre ouvriers, s'efforçant normalement. L'exploit de Stakhanov a été communiqué à Moscou et le Gouvernement a saisi cet exemple comme un ancre de salut pour son économie défaillante. Stakhanov a été promu « héros du travail », décoré de l'ordre de Lénine et, outre son salaire quadruplé il a reçu une forte récompense pécuniaire. La presse lui a fait une large publicité relatant son exploit et énumérant toutes les récompenses obtenues par lui ; ainsi l'affaire a été déclenchée.

Stakhanov a fait école sur le champ. De tous les coins du pays les nouvelles commencèrent d'affluer, relatant des faits semblables où des ouvriers et des ouvrières par un suprême effort, dépassaient de trois à cinq fois les résultats du travail normal. Après cette préparation savante, le Gouvernement a lancé le mot d'ordre disant que le mouvement « Stakhanov » est purement bolchevik et destiné à établir le régime communiste dans le monde entier par la victoire de l'économie soviétique sur celle de la bourgeoisie. Poursuivant sa campagne, la presse s'est mise à publier de nouveaux et extra-

ordinaires résultats obtenus par les membres du groupement « Stakhanov » : A Moscou l'ouvrière Vinogradov a commencé à desservir 100 fuseaux au lieu de 30, tâche normale ; à Nijni-Novgorod, le forgeron Boussygyne a accompli le travail de 5 forgerons ordinaires ; dans la région de Kiev, Marie Demtchenko, sans se servir d'aucun outil spécial, a quadruplé la vitesse d'arrachage des betteraves, etc. etc. Enfin vers la mi-octobre, la presse soviétique a publié un article-circulaire dans lequel elle faisait savoir que le Gouvernement a reconnu le mouvement « Stakhanov » comme base d'économie étatique, qu'ainsi tous les ouvriers doivent se conformer à l'exemple donné par Stakhanov et qu'enfin tous ceux qui se montreront hostiles au mouvement seront considérés comme ennemis du régime, avec toutes les conséquences éventuelles. Cette allusion signifie que toute personne entravant ou même critiquant la nouvelle méthode s'expose au risque de se voir infliger, sans aucun jugement, une peine allant de 5 ans de travaux forcés à la peine capitale. Il faut noter qu'à son début, le mouvement « Stakhanov » a subi une critique sévère de la part de plusieurs communistes des plus en vue qui ont de suite proclamé qu'il n'y avait là aucune invention, mais que Stakhanov et ses adeptes veulent retourner le pays au travail des nègres ou au système de « faire suer », contre quoi les socialistes ont lutté depuis un siècle. Ces raisonnements ont dû bientôt prendre fin et une mise au

point officielle s'en est suivie. Il est vrai, précisait dans un autre article la presse soviétique, que nous avons toujours combattu ce mode de labeur, mais il s'agissait alors des pays capitalistes dans lesquels le travail enrichissait les bourgeois. Cette fois le travail fourni par les « Stakhanov » profite à l'Etat communiste et, étant donné cette raison, il n'est pas seulement permis, mais obligatoire pour tous les amis du régime. Cet éclaircissement officieux a dissipé tous les malentendus et les ouvriers se sont vus dans la nécessité de suivre l'exemple de Stakhanov dans un travail acharné et sans relâche ou de courir le risque d'être traités en ennemis du régime. La situation est devenue très difficile mais les ouvriers ont trouvé le moyen d'en sortir en décidant, contre le mouvement « Stakhanov » une lutte acharnée. Depuis que ce système a été proclamé comme base du travail communiste, les journaux publient tous les jours des faits terroristes contre les

« Stakhanov ». On écrit de tous côtés que ces derniers sont boycottés, maltraités et le plus souvent mutilés et égorgés. Clandestinement ils sont déclarés les ennemis de la classe ouvrière, envers lesquels tout est permis. La presse relate des cas où une ouvrière en textile a perdu les deux mains dans un accident de travail préparé d'avance. Dans un autre cas, un mécanicien adhérant au mouvement a été mis en pièces par l'explosion de la chaudière. Bien souvent, on trouve des « Stakhanov » percés d'un coup de couteau ou la tête broyée par un coup de marteau. Les autorités, dans les cas où les conspirateurs sont découverts, sévissent sans pitié, mais rien ne peut retenir la main des vengeurs, car cette fois il s'agit en effet de la vie ou de la mort de toute une classe qui jusqu'ici fut toujours privilégiée. La lutte n'est actuellement qu'à ses débuts et un proche avenir montrera qui, le premier, triomphera. (*Ofinor*).

Revue de la presse

LE COMMUNISME, VOILA L'ENNEMI !

Sous ce titre, *Gringoire*, le grand hebdomadaire parisien, écrit :

Pour sceller son accord avec le « Front populaire », M. Herriot s'est abaissé, dans ses récents discours, à prononcer l'éloge des dirigeants de la Russie soviétique.

Comme il a dû souffrir !

Nous l'avons, en effet, connu plus distant, plus dégoûté. Le 22 décembre 1930, il exhalait son horreur des

bolcheviks dans un article du *Capital* dont voici les passages les plus caractéristiques :

« Ce qui nous déconcerte, c'est de retrouver dans la Russie d'aujourd'hui, dans cette Russie que nous avions voulu aider, toutes les tares du régime tsariste.

« D'abord une insondable fatuité, la croyance que nous sommes constamment préoccupés des faits et gestes de tel ou tel commissaire du peuple. Puis au centre de tout, la délation, l'immonde délation déshonorante et pour celui qui la commet et pour celui qui la provoque. L'abrutisse-

ment du peuple par le régime des fausses nouvelles. Le mépris des êtres humains, considérés comme un bétail. La diplomatie recourant aux artifices du roman-feuilleton. Un régime qui prétend proposer une éthique nouvelle et qui recourt aux procédés depuis longtemps condamnés des polices d'ancien régime et de l'Inquisition.

LE COMMUNISME, VOILA L'AMI !

On sait que M. Herriot a déclaré que Litvinov était son ami.

— Oui, mon ami, répéta-t-il.

Les amis de nos amis étant nos amis, les radicaux-socialistes ne seront pas fâchés de connaître les états de service d'Enoch Moisseivitch Val-lach Finkelstein, dit Litvinov, dit Papacha, ministre des Affaires étrangères des Soviets.

En juillet 1907, Litvinov participa avec Staline à l'attentat de Tiflis, ville dans laquelle la Banque d'Etat russe effectuait un transport d'argent. Le convoi fut attaqué à coups de bombes et de revolver. On releva 35 morts.

Les deux cent cinquante mille roubles volés subirent un long maquillage dans la villa de Krassine, qui était ingénieur chimiste. On les répartit ensuite entre Stoian chargé de les écouler à Stockholm, Karpinskaia chargée de les écouler à Munich, et Litvinov qui devait les porter à Lénine alors en Suisse.

Un nommé Jitomirski dénonça la bande. Litvinov fut pincé à Paris, le 27 janvier 1907, à u moment où il s'embarquait pour aller réjoindre Lénine. On se contenta de l'expulser.

Un récent décret interdit aux journalistes français, sous peine d'amende et d'emprisonnement, de dire ce qu'ils pensent des chefs de gouvernement étrangers et de leurs ministres des Affaires extérieures. Aussi ne nous permettons-nous pas de conclure.

Nos lecteurs s'en chargeront.

LA POLITIQUE ORIENTALE DE BERLIN

M. Robert Lorette écrit dans *Paris-Midi* :

Nous avons dit et redit, ces jours derniers, que le Reich ne songe nullement à s'engager à l'est, et ce, pour la raison que — selon lui — la situation dans cette partie de l'Europe ne peut être considérée que comme provisoire. Sans doute, dans les milieux politiques allemands, de même que dans les grands journaux de la capitale, ce sujet n'est-il jamais abordé. Ce qui ne signifie pas, loin de là, que le célèbre mot de Gambetta n'est pas resté dans la mémoire de la plupart des Allemands...

Toutefois, en cherchant bien, on finit par trouver, sinon un reflet direct des intentions de l'Allemagne, du moins certaines indications assez significatives.

Je viens, entre autres, de tomber sur le dernier numéro d'une revue intitulée : *Volk und Recht*, qui, m'a-t-on dit, est en contact plus ou moins étroit avec le groupement du germanisme à l'étranger.

Or, dans cette publication, il est beaucoup question du problème de l'est. On y parle même de la naissance de deux grands Etats : la Moscovie et l'Ukraine.

Qu'on en juge :

Sous le titre : « Le dynamisme du problème des nationalités à l'est », un certain Haxel Schmidt écrit : « Les Etats limitrophes n'auront leur sécurité que quand, à l'est, trois grandes puissances se seront constituées et consolidées. Ce sont : la Moscovie, l'Ukraine et la Pologne. Seules ces puissances peuvent tenir en équilibre la pression qui se dessine vers l'ouest. Par contre, si l'Ukraine demeure en liaison avec Moscou, alors, tôt ou tard l'expansion moscovite gagnera du terrain. Il n'y a pas que l'Ukraine qui désire se libérer. La Georgie et l'Arménie, ces deux peuples opprimés par les bolchéviks aspirent également à leur indépendance ».

Evidemment, le rôle de l'Allemagne n'est pas évoqué dans toute cette histoire. Est-ce à dire que Berlin entend rester à l'écart ? Sans doute que non.

Pour l'instant, on se borne à jouer au spectateur encourageant. Après,

peut-être, quand nous aurons une Moscovie et une Géorgie indépendantes, une entente polono-ukrainienne, alors, on ne manquera probablement pas de rejoindre le bloc antisoviétique. Mais, nous n'en sommes pas encore là !

N'empêche que les Allemands espèrent la disparition de l'U.R.S.S. et ces sur cet espoir qu'ils fondent toute leur politique.

LA QUESTION RUSSO - ALLEMANDE DOMINE TOUT

M. Pierre Gaxotte poursuit dans *Je suis partout* ses vigoureuses attaques contre la menée soviétique.

« Nous répétons, écrit-il, que la France doit se tenir à l'écart des complications orientales, qu'elle ne doit être entraînée *automatiquement* dans aucune bagarre, qu'elle ne doit accorder sa garantie à aucune des frontières russes, et qu'un conflit germano-soviétique devait nous laisser à la fois neutres et attentifs. L'Allemagne a été notre ennemie ; elle le redeviendra peut-être. Mais il est certain que présentement ce n'est pas l'Allemagne mais les Soviets qui, aux colonies et

ailleurs, multiplient contre nous les actes de guerre.

Il n'est pas pour nous, Français, de question plus importante que la paix sur le Rhin. L'Abyssinie, le Pripet, Memel et toute la boutique baltique ont pour nous infiniment moins d'intérêt que Strasbourg, Metz et Nancy. Il serait bien fâcheux, sans doute, que des avions allemands bombardassent le Kremlin, il serait beaucoup plus triste encore que Paris reçût leur visite, leurs torpilles et leurs gaz.

Le système qui consiste à prétendre que la paix est indivisible est un système insoutenable. Ce n'est pas parce qu'on s'est battu trois ans au Chaco que le feu a pris en Europe, et si la S. D. N. ne s'était pas mêlée de l'expédition abyssine, il y aurait longtemps que le Ras des Ras se ferait photographier sous son ombrelle impériale en compagnie du maréchal de Bono, tout comme le sultan du Maroc avec le maréchal Lyautey. Le seul moyen d'attirer inmanquablement la guerre sur la France, c'est de la mêler à tout, de la fourrer dans tout, et de donner ainsi aux Allemands l'impression qu'on ne peut pas bouger une borne en Ukraine sans avoir au préalable détruit Paris.

CHRONIQUE

CAUCASE DU NORD

FUSILLADES DANS LE CAUCASE DU NORD

Des informations reçues de Pehlevi (ancien Enzeli) il appert que les exécutions dans le Caucase du Nord continuent comme dans le passé et qu'elles prennent une forme plus régulière.

Toute une série de personnes ont été récemment fusillées à Soujoundj-

Kalé où les autorités communistes ont réussi à se saisir de quelques groupes d'insurgés. Parmi ces derniers, le plus important est celui qui opérait dans la région d'Ourous-Martani. Ce groupe, comme tous ses semblables se livrait à des attaques contre les institutions exclusivement soviétiques, massacrant les travailleurs responsables. Des 6 membres de ce groupe, cinq ont été

condamnés à être fusillés et un seul à dix ans de travaux forcés. Cette exception s'explique du fait que ce dernier étant le plus faible, vendit ses camarades qui eux, plus héroïques refusèrent de donner le moindre témoignage ; aussi furent-ils tous condamnés à mort et aussitôt exécutés.

Cette même session du Tribunal régional de Souyoumdjkalé a également condamné à mort un autre groupe d'insurgés qui opérait en Ingouchetie et en Ossétie. Ce groupe se livrait à des attaques de convois et de stations de chemin de fer. Les membres dudit groupe ont été fusillés.

Dans les montagnes de l'Adighée occidentale, qui font partie de la chaîne du Caucase du Nord, opérait un autre groupe d'insurgés. Son rayon d'action s'étendait bien au-delà du pays adighe,

en Kabardie, en Balkarie et jusqu'en Ossétie. Les membres de ce groupe, ayant été cernés par les bolchéviks ont été fusillés à Psykhoub, centre régional du territoire Nord-Caucasien.

De pareils événements ont eu lieu également, ces derniers temps au Daghestan.

D'après ces jugements, il est apparu que les insurgés ont, depuis longtemps, changé de tactique. Actuellement ils opèrent par petits groupes, ne dépassant pas 15 ou 20 personnes, mais le plus souvent, ces groupes ne comptent que 5 ou 6 partisans, étroitement liés et jouissant entre eux d'une absolue confiance. Ces groupes opèrent un peu partout ; ils jouissent de la sympathie de la population et les dénonciations sont extrêmement rares.

UKRAINE

PROPAGANDE SOVIETIQUE ET ETAT DE L'AGRICULTURE EN UKRAINE SOVIETIQUE

Le chroniqueur de l'hebdomadaire ukrainien *Le Trident* (No 46-500) paraissant à Paris, publie un article très documenté sur l'état d'agriculture en U. R. S. S. Les dirigeants soviétiques, remarque M. V. S., dès qu'ils obtiennent un résultat quelconque, soit réel, soit problématique lui donnent la plus grande publicité. Ce système de réclame avait déjà été appliqué à l'industrie, il l'est aujourd'hui à l'agriculture.

A force de répéter leurs affirmations et d'insister sur les succès remportés, ils finissent par faire admettre à l'opinion publique qu'un grand progrès se réalise en U. R. S. S. Mais qu'est-ce qui permet aux Soviets de se vanter actuellement ? Pour la première

fois depuis l'application du système de la collectivisation la moisson et le battage du blé ont été faits dans les délais normaux, le stockage fut mené d'une façon assez rapide. Ainsi le blé de l'Ukraine lui a été enlevé un mois plus tôt qu'en 1934.

Ces faits s'expliquent par le progrès du machinisme qui tient tellement à coeur à l'Etat soviétique. La quantité de « stations » (M. T. S.) pour machines agricoles et tracteurs va toujours en augmentant en Ukraine : elles étaient au nombre de 775 en 1934, contre 445 en 1932 ; le nombre des tracteurs a atteint en 1934 37.630, tandis qu'en 1932 on n'en comptait que 14.208 (Naturellement ces chiffres sont indiqués d'après les statistiques soviétiques dont on connaît assez l'« exactitude »).

Ces « stations » — M. T. S. — prè-

tent les machines aux paysans et prélèvent à cette occasion une partie de leur blé pour l'Etat, facilitant ainsi le stockage.

Mais le progrès de la mécanisation ne supprime nullement les grandes contradictions de la vie agricole en Ukraine soviétique : il s'agit de la coexistence anormale du travail individuel accompli sur de minuscules parcelles de terre (et dont le produit est vendu librement) à côté des énormes fermes collectives, administrées de façon bureaucratique et dont les produits sont enlevés en majeure partie par l'Etat à de vils prix.

D'autre part, la mécanisation intensive diminue considérablement les possibilités de travail pour les paysans. Au point de vue de l'économie nationale, le système de la collectivisation de la campagne serait justifié s'il contribuait au progrès de l'agriculture et s'il réalisait l'amélioration des conditions de vie des travailleurs agricoles. Mais ni l'une, ni l'autre de ces conditions n'est réalisée. La politique des expériences communistes a eu comme résultat, en Ukraine, la diminution de la superficie des terres labourables. Alors

qu'en 1931 (début de la collectivisation) 28,9 millions d'hectares avaient été labourés, seulement 26 millions l'ont été en 1934. Les plantations de betteraves en 1934 ne couvraient plus que 821,7 mille hectares, contre 1773,8 en 1932.

L'état lamentable de l'élevage pendant les premières années de la collectivisation fut reconnu même par les bolcheviks. Il y a un an, ils annonçaient de larges mesures prises pour parer au manque de bétail. Les résultats de cette campagne semblent être bien médiocres, car ils n'insistent pas sur les « succès » obtenus.

Enfin, comme reconnaît la *Pravda* (du 16. X. 1935) le stockage donne un blé très inférieur, souvent avarié, pourri et mélangé à de mauvaises graines.

Quant aux travailleurs agricoles, leur sort est toujours bien triste : la collectivisation les a ruinés, ils sont privés de bétail et sont encore affaiblis par la terrible famine de 1933.

De nombreux témoignages confirment l'état déplorable de la vie des paysans sous le régime de la collectivisation.

BIBLIOGRAPHIE

Exposé de la question de la Carélie Orientale

Nous avons reçu cette brochure publiée à Helsinki par la Délégation carélienne.

La question de la Carélie orientale est loin d'être une notion inconnue pour les connaisseurs de politique internationale. L'intervention des Alliés sur la côte mourmane et en Carélie orientale de juin 1918 jusqu'en octobre 1919, les efforts héroïques quoique

infructueux que les Caréliens firent de 1918 à 1922 pour se rendre indépendants de la Russie ainsi que les longs démêlés entre la Finlande et l'URSS au sujet de la mise en application des stipulations contenues au Traité de paix de Dorpat et relatives à la Carélie orientale, ont tous attiré, momentanément du moins, l'attention du monde entier sur cette lointaine contrée de l'Europe où le peuple carélien a lutté pour ses droits et pour son existence.

Le fait que le pays a été définitivement soumis à la domination de l'URSS n'a pas fait cesser cette lutte. Elle continue. Non pas, il est vrai, sous forme de lutte armée contre des adversaires plus ou moins loyaux, mais en tant que les derniers sursauts d'un petit peuple sans défense qui oppose toute la résistance dont il est capable à l'oppression qu'exerce sur lui un gouvernement qui semble s'être proposé de l'exterminer en le privant pour commencer de sa liberté, puis en le réduisant aux dernières extrémités et en déportant les débris dans les contrées lointaines... Devenu l'objet de cette politique inhumaine qui est en opposition flagrante avec la conception de droit et de justice du monde civilisé et avec les nobles principes de la Société des Nations que l'URSS s'est engagée à respecter, le peuple de la Carélie orientale est en droit d'en appeler à la sympathie de tout le monde bien-pensant et d'en implorer l'aide. Dans la phase où cette question se trouve actuellement, elle n'a plus qu'une portée uniquement et entièrement humanitaire — il n'est plus question que de sauver un petit peuple d'une tyrannie inhumaine dans laquelle il vit et de l'anéantissement qui le menace.

La brochure décrit dans un raccourci saisissant l'histoire du peuple carélien et la tragique situation que les bolcheviks font régner dans cette partie du monde.

LES FINNOIS DE L'INGRIE

L'Ingrie comprend le territoire qui, à l'ouest, longe la partie intérieure du golfe de Finlande et qui s'étend vers l'est jusqu'au sud du lac Lagoda. Après avoir dénoncé la politique d'extermination poursuivie par Moscou contre la population finnoise, la brochure que nous avons reçue conclut en ces termes :

« Ce n'est pourtant pas uniquement au nom de l'humanité outragée que nous portons la question ingrienne devant l'opinion mondiale. Car cette question n'est pas seulement une « question interne » ne concernant que l'U.R.S.S., puisque les droits des Finnois de l'Ingrie de jouir d'une autonomie même limitée au seul domaine culturel, se basent sur une déclaration qui engage internationalement ceux qui l'ont faite, savoir les délégués plénipotentiaires du gouvernement soviétique. Le gouvernement soviétique a violé cet engagement et, en bannissant des dizaines de milliers de Finnois de leur pays et de leurs foyers, il a rendu impossible la réalisation de l'autonomie qui leur avait été formellement promise. Tout ce que nous demandons de la conscience mondiale, est qu'elle reconnaisse ce fait que cette politique de violence est en contradiction flagrante avec les principes humanitaires les plus élémentaires ».

E 5114E
1935

Édition et Imprimerie
Rapide de la Presse
O. ZELUK
5, rue Saulnier, Paris